

L. D'ASCO

Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS

Lyon... Un an... Fr. 40
Départements... 42
Étranger... 48

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6 — Placé des Terreaux — 6

LE BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions Lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK
Secrétaire de la Rédaction

INSERTIONS

CHEZ M. V. FOURNIER
-44 — rue Confort — 44

VENTE EN GROS

chez M. ÉVRARD, rue de la République, 48

VISITE DE MUSTAPHA A L'IMPRIMERIE DU BAVARD DE LYON

Vente justifiée : 17.000 Numéros

SOMMAIRE

- 1. La Grande colère de M. Lucien Jantet. (suite) Benoit Loup
2. Petits et grands hommes du Palais (M. Pine-Desgranges) Duvergier
3. Grande complainte sur Lucien dit Jantet-la-Vertu A. Délions
4. Visite de Mustapha à l'imprimerie du Bavard de Lyon. L. d'Asco
5. Cancans et potins du demi-monde Lyonnais Luciani
6. Silhouette d'une demi-mondaine (Céline Decoury) Nestor
7. L'Édredon (poésie) Karl Munte
8. Échos de la rue et des boulevards. J. Vezon
9. Marche aux Chiens. J. Sabattier
10. Célébrité locale (M. Bernoud) Daubruck
11. Portrait mondain (poésie) Emile Broissat
12. La Poste restante E. Desclauzas.
13. Correspondance marseillaise J. Hadung
14. Ane de la Mode M. Raymond
15. Théâtre. Dorsay
16. Bâtiments L. Massin
17. Chronique financière J. Richard

LA GRANDE COLÈRE

DE M. JANTET

(Suite.)

Sauvé ! sauvé ! merci, mon Dieu ! Je suis sauvé !

Entre nous, il faut bien que je le confesse, mais pendant quelques jours, j'ai vécu dans des trances mortelles. Je ne chantais plus, je ne buvais plus, je ne mangeais plus, je ne dormais plus; et si, par hasard, la nuit, le sommeil venait clore mes paupières battues par l'insomnie et les soucis, j'étais soudain en proie à d'horribles cauchemars. Je rêvais d'eau bourbeuse où nageaient confondus les salamandres visqueuses, les crabeaux granuleux, les cloportes puants et les chiens crevés.

Quand Phœbus aux blonds cheveux venait dissiper les ténèbres de la nuit, j'étais comme une âme en peine, les traits amaigris, tirés, les joues caves, méconnaissable enfin, au point qu'Élodie elle-même, me prenant pour un de ses amis, habitués des orgies nocturnes de l'Assommoir, me gratifia de son sourire le plus provoquant.

Tous les matins, en quittant mon domicile civil et politique, je me foudroyais inutilement, car je ne vous ai pas dit la cause de ma soucieuse inquiétude, cette cause la voici : il me manquait quelque chose. Dire quoi, est impossible, mais enfin il me manquait quelque chose.

Donc tous les matins je faisais l'inventaire de mes menus objets, qu'étais quodque perdidissim — Prière à Jantet de se faire expliquer l'histoire par le licencié Loiseau; — et tous les matins, je constatais qu'il ne me manquait absolument rien. Je palpais porte-monnaie, mouchoir, tabac, papier-cigarette, briquet, carnet; tout était à sa place, j'avais même le papier nécessaire — ayant, depuis un temps, pris l'habitude de me munir sans cesse d'un numéro du Lyon Républicain...

On ne sait pas ce qui peut arriver...

C'était, vous en conviendrez, à devenir fou.

Et dire que cette situation pénible dura jusqu'à dimanche dernier... Oui, ce jour-là, au sortir de chez moi, ayant, selon ma coutume acheté pour un sou de Lyon, je jette un cri de joie sans pareil, un véritable rugissement de bonheur et, comme Archimède de m'écrie : « Et cela si fort que la marchande de journaux a failli ramasser ses canards et s'enfuir, croyant avoir affaire à un locataire de Bron, échappé aux douces de cet hôtel garni — je m'écrie, dis-je : Eureka — seconde prière à Lucien d'avoir recours au licencié de la chronique locale.

En effet, j'avais trouvé ce qui me manquait : c'était Lucien-Napoléon Jantet !

Ce n'est peut-être rien pour vous, qui ne connaissez pas la valeur de l'objet, mais pour moi c'est tout... Lucien enlevé de cette vie, c'est —

La Terre sans parfums, et le Ciel sans étoiles.

Je retrouvai donc mon Jantet, non plus muet comme une carpe du Rhône, mais toujours fécond en trucs ingénieux. Il a même trouvé mieux qu'un jamais.

Naguère, il insultait, il calomniait gravement simplement à l'abri de sa dignité soucieuse, comme l'honnête caballero escopellant le voyageur de derrière son rocher. Aujourd'hui, la manière de faire de l'ami Jantet est encore embellie, car ledit journaliste, soucieux de sa dignité, est devenu ventri-lique. C'est lui qui parle et la voix paraît sortir du gosier d'Élodie ou d'un quelconque des protégés de ces dames.

C'est charmant en vérité; et la petite note que publiait dimanche le Lyon, depuis le « on nous communique » jusqu'à « casquette » en passant par « joli monsieur » est un délicieux poème de Zolla, avec odeur mêlée de bully et de campfire.

Aussi sentons-nous... le besoin d'adresser mille actions de grâce à l'auteur de la Nature qui nous a rendu Jantet (Lucien-Napoléon), et à celui de la note tant aimable que le Lyon a accueillie dans ses colonnes... vespasiennes.

BENOIT LOUP.

(A suivre.)

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M. PINE-DESGRANGES

Un visage hautain et sympathique; une manière de bourguignon, qui serait sénateur. Depuis cinquante ans, sa personnalité bedonnanante emplit le prétoire, à la grande joie des stagiaires qu'enhardissent ses saillies gauloises et hautes en sel.

Le torse est puissant; son ventre ne connaît pas de bornes à son envahissement, il le porte fièrement en avant; l'œil est enfoncé sous l'arcade et la prunelle en jaillit vive et fulgurante, comme une lumière d'un trou. Le front découvert, faite de cheveux; il ramène, mais c'est un secret; la bouche grande, largement fendue par un rire éclatant qui résonne comme une fanfare sous la voûte sonore de la salle des Pas-Perdus, les lèvres épaisses, le nez très-gros, les narines dilatées, les favoris blancs coupés en brosse, la démarche imposante et assurée : un jeune homme qui aurait soixante-quinze ans.

M. Pine-Desgranges est un des piliers du Palais de Justice; l'ordre dit son nom avec orgueil. Il est né à Lyon, en 1807; c'est à Lyon qu'il a commencé ses études; c'est à Lyon qu'il a fait son droit; il est inscrit au barreau de Lyon depuis 1833. Si nul n'est prophète en son pays. M. Pine-Desgranges au moins, n'a jamais tenté de l'être ailleurs. Il a su s'affirmer chez lui, à l'ombre de son clocher, et c'est déjà quelque chose. Il a pour lui ce don inappréciable : il sait rire. Il a beaucoup ri M. Pine-Desgranges.

On l'aime pour sa belle humeur et son esprit jeune et primesautier, en dépit de l'âge, un brin de gauloiserie ne nuit pas à la majesté de la profession. Les hommes le trouvent aimable; les femmes le disent galant, tout le recherchent.

Il a des principes et des dehors religieux, correct en sa dévotion, il franchit le seuil de l'église Saint-Pierre. Il a la foi naïve de nos pères, il plie avec ferveur les genoux sur les dalles, il implore le Dieu de bonté et de miséricorde, il appelle sur nous les grâces divines. Vous connaissez ce talent oratoire, si Dieu a le cœur facile à l'émotion il ne doit pas rester insensible à ses mystiques plaidoies. Nous devons peut-être à M. Pine-Desgranges, la remise de beaucoup de grosses fautes et d'une foule de petits péchés; nul, moins que moi ne doute de la ferveur de M. Pine-Desgranges, aussi fermement l'oreille aux racontars des belles mondaines qui prétendent avoir vu ses regards distraits, dans la majesté du saint lieu, errer de son livre d'heures à leurs brillantes toilettes.

Calomnie, c'est leur vanité qui parle. Les femmes font, de l'Eglise un Longchamps. A quoi sert un beau costume, sinon à le faire voir. Il faut des complices à leur coquetterie, elles accusent M. Pine-Desgranges. Elles mentent.

M. Pine-Desgranges a eu une jeunesse. C'est dans l'ordre des saisons. Il savait rire, il a su être heureux. Les Pandectes de Justinien sont moroses, mais qu'Orvide a de charmes ! Il a sacrifié à Anacréon, qui aimait le vieux vin et les jeunes femmes. Il s'est couronné de pampres; il a appris la philosophie de la vie dans les chansons de la vingtième année; il a étudié à la grande école, dont le programme des études ne change pas au gré d'un cuistre ou d'un pédant. La nature. Il l'a connue; il a puisé en elle sa virile éloquence et sa science profonde du cœur humain. On vieillit, mais la jeunesse qui s'en va laisse des souvenirs et ses souvenirs à leur tour leur enseignement : qui s'amuse s'instruit.

Il est l'un des grands orateurs du barreau; il a la parole retentissante et le geste impérieux. Ses gestes exubérants soulignent ses phrases sonores, pétillantes de bon sens, de grâce et d'esprit. Les petites gens qui, le jour des grandes affaires, ne peuvent qu'entrebâiller la porte de l'antre de Thémis, aiment M. Pine-Desgranges. Sa voix aigre et vibrante s'entendrait de la place publique.

Avocat et acteur, ses plaidoiries sont reçues; on dit d'un chanteur qu'il s'écoute; M. Pine-Desgranges s'entend; il séduit, il émeut, il transporte. Il plaide pour lui, devant lui, et ce bon vivant, si facile au rire, pleure, sanglote, et chose singulière, ses pleurs et ses sanglots son vrais, il s'attendrit au récit des douleurs dont il parle, il se convainc de l'innocence du criminel et partage sa propre erreur généreuse. Je me souviens de Ferrères : M. Jules Favre pleurait, il était ridicule; M. Pine-Desgranges pleure, et il empoigne; il peut s'appliquer ce vers du plus grand ennuyé du siècle :

« Une larme coule et ne se trompe pas. »

M. Pine-Desgranges ne met pas sa superbe éloquence au service des truands, clients ordinaires et sans relief de dame Justice. Il lui faut les procès civils, touffus comme des forêts de Bondy : renard malin et retors, il a tant de tours dans son sac, qu'il n'est une ruse qu'il ne déjoue; du reste possédant son droit à fond. Les belles incompréhensions sentant le musc et le benjoin; trouvent en lui, l'avocat de leurs causes parfumées; il les écoute, il les comprend, il les défend, et, selon le cas, c'est la séparation ou l'acquiescement, rarement la fortune lui est contraire. Il n'attend pas la loi Naquet pour briser des chaînes; il les descelle avec la rage d'un homme qui saurait ce qu'elles sont lourdes.

C'est à la cour d'assises qu'il est vraiment beau; son éloquence trouve son compte dans les procès à grand spectacle : il faut le plein ciel aux oiseaux de grande envergure. Il plaide, ou mieux il crie, mais ses exclamations sont savantes : Elle portent juste et droit. Pourtant il y a une ombre dans la vie publique de M. Pine-Desgranges : la tête coupée de Bernard, d'Ampuis. C'était lui son défenseur, il fut d'une éloquence sublime, il émut, il transporta; il pleura et fit pleurer. Un vent de clémence soufflait autour du misérable; il croyait le tenir, et déjà son torse puissant se dressait, fier et imposant, en face de l'avocat général réclamant sa proie, aiguissant le couperet de la guillotine avec l'aile de la justice; Bernard, l'assassin de sa maîtresse et de son enfant fut condamné à mort; la condamnation en frappait deux : le meurtrier et l'avocat. La sentence eut son plein effet. Une certaine foule qui se repait du sang, vit, sur une place publique, un peu avant le lever du soleil, à l'heure où les chauves-souris rôdent encore, un homme faisant glisser un couteau dans une rainure et coupant le cou d'un autre homme. Quand M. Pine-Desgranges apprit que son condamné avait perdu la tête il perdit la sienne, la prostration dura peu la raison reprit le dessus, il s'entoura de bons amis, les gais propos allèrent leur train, et le guillotiné avec sa vilaine tête grimaçante ne troubla plus que rarement ses rêves d'avocat.

Du reste, sa nature expansive est toute en dehors, il ne saurait faire un pas au prétoire sans trouver un ami, et dix pas, n'importe où sans rencontrer un obligé.

La politique divise, il a été pour l'étude

raisonnée de la science du droit qui rapproche. Il a laissé ses chers confrères, explorer les suffrages populaires. Au premier rang du palais, il ne veut être au second rang nulle part; c'est trop de modestie, il tiendrait aussi bien et mieux sa place dans les grandes assemblées délibérantes, que les personnalités factices élevées sur le pavoi de l'intrigue. Dans ces luttes de partis l'homme rapetisse; c'est un tracas, un souci perpétuel, une lutte de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes.

Le pire ennemi de l'élite c'est l'électeur, mais qu'y faire, c'est un fâcheux qu'il faut aimer. Cette sujétion déplaît à ce caractère joyeux et fier : il veut être libre; les assemblées ont leurs groupes : il veut n'être d'aucun.

M. Pine-Desgranges aujourd'hui vit retiré, sans souci des grandeurs, il se repose et boit frais. Son nom est populaire, il n'a jamais rien fait pour qu'il le devint; c'est pourquoi, il l'est devenu; la renommée est comme la fortune : elle suit qui la fuit, elle fuit qui l'appelle. Jamais il n'appartint au conseil de l'ordre, ni fit partie d'aucune chambre; mais il a vécu; il a l'orgueil de pouvoir dire qu'il n'a pas perdu son temps. Ses soixante-quinze années sont largement remplies. Il aime son chez lui, ses appartements sont somptueux, sa maison est vaste et, plus présomptueux que Socrate, il la dit place publique.

Qui pourrait ne pas l'aimer, cet homme correct et bon vivant ! Son franc sourire corrige les éclats de sa voix mordante; il cause, il rit, il raille; s'il pique, il a le baume qui guérit la blessure. Singulier mélange de fierté et de bonhomie : M. Pine-Desgranges est un bon bourgeois dans la peau d'un grand seigneur.

Tous les jours, correctement vêtu et parfaitement ganté, sa volumineuse serviette sous le bras, il entre dans la salle des Pas-Perdus. A peine a-t-il franchi le seuil, qu'il est entouré, admiré, pressé. Il cause bruyamment, rit avec éclat, fronde avec finesse; on lui fait cortège. Il a connu beaucoup d'histoires.

Les scandales sont à la mode partout, au palais plus qu'ailleurs; je dirais même que le scandale est là, chez lui, c'est là qu'il vient chercher la considération nécessaire et l'auréole indispensable.

M. Pine-Desgranges excelle à narrer; il a le style du bon vieux temps, mordant ironique et jovial. Quand il parle ainsi, appuyé au bras d'un ami, et que d'autres amis l'écoutent, il se transforme, son visage se colore de ténues roses ses yeux s'animent, ses lèvres s'humectent; la salle des Pas-Perdus s'emplit d'un fou rire. Les graves porteurs de toges se dérident M. Pine-Desgranges, le plus vieux et le plus jeune de tous, sait toucher le ressort secret qui fait brassailier ces cœurs d'avocats qui après tout ne sont que des hommes, rien que des hommes.

Sa vie est un livre; il permet à tous de le feuilleter : on n'y saurait lire que de grands et de belles pages et n'y trouver que de virils enseignements.

Tel est M. Pine-Desgranges; gros, bien-vieillard, aimé, joyeux et bon vivant; n'ayant qu'un chagrin : son ventre qui grossit et ses cheveux qui tombent.

DUVERGIER.

Grande Complainte

sur

LUCIEN DIT JANTET-LA-VERTU

AIR DE : Fautils

Écoutez, gens de la ville, Et des campagnes aussi, Le rarrissino récit Des exploits d'un homme à vite; Journaliste très bavard, Qui have sur le Bavard.

Ceci n'est point politique, Quoiqu'il s'agisse, à la fin, Du Lyon-Républicain; Car — la chose est bien publique, — Voulant amuser surtout Le Bavard rit et c'est tout.

Or, on peut voir dans la rue Ferrandière au numéro Trente-quatre le héros De cette histoire incongrue. Et vous ne direz pas non; Lucien Jantet, est son nom !

Son intelligence est rare; Grâce à ses écrits puissants, Son journal, à quelques cents, Se vendait jusqu'à... Tarare Un jour, il — cuisants regrets, — Vit les progrès du Progrès.

Il est fort atrabilaire; Ne sachant sur qui cogner; Il dut donc se résigner A déverser sa colère Sur le Bavard, épaté De se voir ainsi doté.

C'est un étrange principe, Il point l'homme intelligent; Alors qu'il en veut à Jean Il se venge sur Philippe. Ah ! pour être si malin, Qu'il se donne de mal, hein ?

Il parle de pornographe, Le brave homme, comme s'il Comprendrait ce mot subtil, D'une savante orthographe; Lui traduirait qui pourra, Rien ne dit qu'il apprendra,

La vertu c'est chose sainte; Jantet p. ut moubrer le poing, Le Bavard n'y touche point; Il ne prend pas son absinthe Dans les cabarets douteux Qui n'ont rien de vertueux.

Or Lucien, comme sévère, Sachant que vous l'écoutez, Laisse les vieilles beautés Et ne boit jamais un verre. Ce n'est pas lui, que le soir, Vous voyez à l'Assommoir.

Sa jeunesse fut sans tache, Sans tout Nanterre, il n'est pas, Certes, d'aussi frais appas; Et Benoit Loup, sans qu'il se cache, A pu lui donner, tout fier, La couronne de Rose hier.

Il a cette foi naïve, De nos plus naïfs aïeux : La pudeur brille en ses yeux. Et sa démarche est craintive; Malgré son torse puissant, Jantet est un innocent.

L'âme n'est point pervertie Chez lui, c'est l'essentiel. Lucien ira droit au ciel, Car, dans une sacristie, Il fut vraiment le parrain D'un gros-bourdon en airain.

Ceci n'est pas un reproche, (Il faudrait être un païen) Pour dire à Jantet (Lucien) Vrai, que cette cloche cloche, Puisqu'il a ce divin don D'aimer Jantet, ce ding ! don !

A son passé, très fidèle, Il accomplit donc un vœu, Quant à cette feuille, il veut Démonttrer qu'il fait fi d'elle. Plus le m-nie, Dieu, merci ! Plus le Bavard monte aussi.

Nous le disons, sur notre âme, Ce succès prodigieux Du Bavard est curieux, Car Jantet fait la réclame; Si bien que ses acheteurs Deviennent tous nos lecteurs.

MORALE.

Notre complainte est finie, Rentrez tous dans vos maisons, Nous, les treize, nous disons : « Que sa plume soit bénie ! » « Lucien est notre bonheur ! » « Jantet est notre sauveur ! »

RE — MORALE.

La morale de l'histoire. C'est que Jantet Ferrouillat Je veux dire, Ferraila Simplement pour notre gloire. Faut donc livrer comme été, Que Jantet soit régenté !!!

A. DELIONS.

VISITE DE MUSTAPHA A L'IMPRIMERIE DU BAVARD DE LYON

Nous avons eu cette semaine un grand honneur.

Mustapha-Pacha et sa suite sont venus visiter notre imprimerie. Vendredi soir, en sortant du Casino, le ministre beylical nous envoyait son secrétaire particulier, pour nous prévenir qu'à minuit il viendrait nous rendre visite.

Notre propriétaire gérant s'empressa de se mettre à la disposition du premier ministre du Bey. M. Benoit Loup réunissait immédiatement sa rédaction. A minuit, nous étions donc au complet, à notre imprimerie, quai de la Guillotière, 6. Les treize rédacteurs du Bavard de Lyon attendaient de pied ferme l'ambassade tunisienne. Notre administrateur, de Latour, impro-

visait immédiatement un petit souper, dont voici le menu :

- SAUCISSON DE LYON
VOLAILLE GROS SEL A LA JANTET
ECREVISSES A LA VALLOIS
ASPERGES A LA LOISEAU
SOLES BARONNES
POMMES SOUFFLÉES AU Lyon Républicain.
DESSERT ASSORTI
VINS
PETIT CONDRIEU. COTE-ROTI. BRINDAS.
CHAPONOST. FLEURIE.

Le drapeau tunisien avait été arboré à toutes nos fenêtres. De Latour avait fait sabler tout le quai de la Guillotière, et notre cher secrétaire de la rédaction, Daubruck, avait fait placer des tapis depuis le pont de l'Hôtel-Dieu jusqu'à la rue de Bonnel.

Tout à coup on aperçut plusieurs landaus conduits à la daumont, amenant le ministre et sa suite.

Aussitôt M. Benoit Loup donna l'ordre d'allumer les flammes de Bengale et de faire tirer des fusées en l'honneur des hauts personnages du Bardo.

La fanfare des Enfants des Bardes, dirigée par M. Joseph Thivollet, qui avait bien voulu nous prêter son concours, a exécuté l'hymne national tunisien.

La foule considérable, qui était massée sur le quai, poussait des hurrahs frénétiques et acclamait Mustapha.

Le premier ministre était en redingote noire, et coiffé du fez traditionnel. Mustapha mit aussitôt pied à terre et serra la main à M. d'Asco, avec qui il est, depuis longtemps intimement lié. Notre rédacteur en chef portait à sa boutonnière la rosette d'officier du Nicham-Ifikar.

Après avoir complimenté le ministre, M. d'Asco lui présenta successivement notre propriétaire-gérant, dont depuis longtemps il désirait faire la connaissance, nos rédacteurs, nos typographes et tout le personnel de notre imprimerie.

Notre collaborateur, Karl Munte a ensuite lu la poésie suivante :

Dans ton harem, des femmes nues, Avec des gestes nonchalants, Disent des chansons inconnues, Aux rythmes lents,

Au milieu des fleurs parfumées, Et plus légères que l'alfa, Pour toi bondissent les almés, Ô Mustapha !

Elles passent, radieux couples; Tu suis, de regards enflammés, Les lignes de leurs reins si souples Et si cambrés.

Chacune a la soif d'amour. Elle Songe sans t'oser regarder; Qu'il n'est qu'une coupe ! Laquelle Va la vie ?

Lèvre par le baiser rougie; Sein bondissant; chacune dort. Femmes et palais; quelle orgie De chair et d'or

Mais le peuple sait ce que coûte, Mustapha, tes fantasias; Tes cavaliers font, sur les routes, Des razzias.

Ton harem, prince, est un abîme, Où l'or des sujets s'engloutit. Ils peinent, leur pacha sublime Se divertit !

En Occident, c'est autre chose, On a des sérails, mais, plus fins, C'est dans la maison jamais close De ses voisins.

Mustapha a vivement remercié le poète. Nous avons ensuite fait visiter au ministre et à sa suite toutes nos machines, notre atelier de composition, notre clicherie, notre dépôt de papier, etc.

Ce qui a surtout émerveillé Mustapha, c'est notre machine Eclair, d'Alauzet, pouvant tirer 70,000 exemplaires à l'heure. Nous l'avons fait fonctionner devant le ministre, qui a désiré emporter tous les exemplaires tirés devant lui.

Mustapha a vivement complimenté notre propriétaire-gérant, et lui a manifesté sa satisfaction en lui conférant le Grand-Cordon des Ordres de Tunisie.

M. d'Asco a été nommé commandeur du Nicham-Ifikar et tous les rédacteurs du Bavard de Lyon ont été nommés officiers du même ordre.

Mustapha a demandé à M. Benoit Loup de vouloir bien faire dorénavant une édition spéciale destinée à remplacer en Tunisie le journal le Mostahel. Mustapha s'est engagé, au nom du bey, à prendre chaque semaine 100,000 exemplaires, qui seront distribués gratuitement dans les diverses tribus de la régence.

Notre propriétaire-gérant a bien voulu y consentir. MM. d'Asco, de Latour et Dorsay, partent prochainement pour organiser cette édition spéciale.

Mustapha aurait bien désiré que Karl Munte fit partie de l'expédition tunisienne du Bavard de Lyon, mais l'état de santé de notre ami ne l'a pas permis.

L'envoyé beylical a complimenté Luciani et Vezon, pour leurs cancans et échos, qui ont le don de l'amuser beaucoup. Il désire que dans l'édition publiée à Tunis, on n'oublie pas les petits et grands hommes du

palais... du Bardo et les célébrités locales. Quant aux dames du sérail, Nestor lui a promis d'aller passer huit jours au harem afin de les bien étudier.

Le souper.

Après la visite de tous les coins de notre imprimerie, Mustapha s'est mis à table, ayant à sa droite notre propriétaire-gérant et à sa gauche notre rédacteur en chef.

Le repas a été des plus gais.

L'ambassadeur de Mohamed-el-Saïlock a trouvé le saucisson de Lyon succulent, il y est revenu trois fois, et nous a priés de lui en expédier une caisse au Bardo.

Il a surtout goûté aux rigottes de Condrieu et au petit bleu de Brindas.

Au dessert, le Côte Rotie a coulé à flots, et tous les convives paraissaient fort gais.

Notre collaborateur Vezon, était même plus ému que de coutume, et il s'est trouvé soudainement indisposé. Le docteur Mascaro, lui a fait prendre un vomitif.

Quant à Mustapha, il n'a pas cessé de nous charmer tous, par sa causerie agréée et spirituelle.

Grâce au Bavard, il connaît bien les choses de Lyon, mais il ne paraissait pas très fixé sur Lucien Napoléon Jantet, car il nous a demandé ce qu'était ce monument.

Daubrock, a eu beau lui expliquer que le dit Jantet était le rédacteur en chef de Max-Berthet, il reste persuadé qu'il s'agit d'un personnage bizarre et fantastique.

Mustapha a demandé que nous lui présentions le fameux jury à roulettes. D'Asco, lui a fait remarquer qu'il ne quittait jamais M. Jantet, mais que pourtant il allait envoyer voir à l'Assommoir si on pouvait le découvrir.

Notre garçon de bureau s'y est aussitôt rendu, mais il est revenu quelques instants après, nous annonçant que le jury à roulettes s'était couché de très bonne heure.

Mustapha, n'a pas consenti à ce qu'on allât le réveiller.

Le souper s'est terminé à 2 heures du matin.

La députation des Rosières.

Mustapha ayant entendu parler des fameuses rosières de Lyon, a désiré voir quelques-unes d'entre elles. Luciani s'est empressé de se mettre à sa disposition pour le lendemain matin, à 11 heures, au Château-Rouge.

Samedi, à midi, une députation du demi-monde-lyonnais était réunie sur le quai des Filles, attendant l'ambassade tunisienne.

Il n'y avait là que les biches les plus huppées du monde galant, nommons: Fanny Jaqueson, Annette Bassin, Joséphine Odé, Ma mère m'attend, Perroline, Marie la poupée, Hélène Courtois, la baronne de Saint-Quin, Marthe de la Roche, Pauline Desgeorges, Henriette Henri IV, Hélène Durand, Hélène Garand, Ninette, Fanny Bombance, Victorine Pauline Brun, Jeanne Carrare, Céline, Adrienne Roux, Amélie David, Amanda, Marie Canaudin, Anna Oberley, Cécile Chatelain, Marguerite Méphisto, Henriette Chaillou, Francine, Louise Deschamps, Félicie Baudement, Jeanne Perrin, Jeanne Sevez, Marguerite Chaillou, Julie Ricard, Lucy Maïa, Louise Berger, Louise Prudon, Paquerette, Sylvia, etc.

Ces Dames avaient fait confectionner, chez le rosieriste Schwartz, un superbe bouquet de roses blanches.

La plus plantureuse de ces demi-mondaines, Joséphine Odé, avait été chargée de remettre le bouquet à Son Excellence et de lui réciter un compliment.

Joséphine s'est acquittée de cette mission avec le talent qui la caractérise.

Mustapha l'a embrassée, ne sachant mieux lui exprimer sa reconnaissance.

D'Asco a successivement présenté toutes ses Dames, elles ont fait l'admiration des officiers tunisiens, qu'elles ont émerveillés par leur grâce et leur beauté.

Sur la demande d'un des colonels de l'ambassade, Mustapha a demandé à Hélène Durand, si elle voulait consentir à venir habiter le sérail. La sirène a immédiatement accepté.

Marie Canaudin et Amélie David, qui avaient tapé dans l'œil d'autres officiers de l'escorte, ont également été engagées dans le harem de Tunis. Quant à Joséphine Odé, Fanny Jaqueson, Annette Bassin, plus avisées que leurs camarades, elles ont demandé à accompagner Mustapha dans ses visites aux magasins de notre ville, afin de le guider dans ses achats; ce qui a été accepté.

Louise Berger, Francine, Marguerite Méphisto, Cécile Chatelain, Pauline Desgeorges, Henriette Henri IV, Hélène Courtois, se sont fait donner de jolis petits chevaux arabes, qu'elles essayeront aux courses de dimanche.

Mustapha a ensuite pris congé de ces Dames, leur promettant de revenir à Lyon passer quelques jours au milieu d'elles.

Son Excellence est ensuite venue visiter nos bureaux de rédaction place des Terreaux. Il a fait cadeau à nos treize rédacteurs de tabatières en argent, au chiffre du boy.

Nous lui avons remis en échange la collection des dix premiers numéros du Bavard de Lyon, imprimés en caractères élzéviriens.

Nous garderons de la visite de Mustapha le plus excellent et le plus durable souvenir.

Le premier ministre a bien voulu s'entretenir de politique avec notre rédacteur en chef. Dans cet entretien, on a agité de graves questions touchant à l'équilibre européen.

L'ambassadeur tunisien nous ayant fait jurer le secret le plus absolu, nous nous taisons donc. Il nous est seulement permis de dire: que de graves événements se préparent en Europe. Quant cela deviendra nécessaire, le Bavard de Lyon en instruira ses lecteurs.

Pour copie conforme:

D'Asco.

CANGANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Que devient donc Julie Ricard qui, il y a trois ou quatre ans, était une des reines du demi-monde lyonnais et brillait chaque soir au Skating où elle se faisait admirer par ses évolutions gracieuses?

Nous l'avons aperçue un de ces derniers jours, rue de la République. Elle a pris un léger embonpoint mais elle n'a pas quitté cette moue adorablement capricieuse qui la distinguait des petites amies.

Nous en reparlerons.

Qu'est donc devenue Julia de la rue Childebert, l'habituelle du restaurant Berthoud? Cette fine fleur de la folichonnerie s'est éclipisée tout à coup sans crier gare, au grand désespoir de ses nombreux amis.

Serait-elle retournée au Pay (elle aime tant la dentelle) où elle a déjà fait une excursion pour des raisons financières.

Encore une belle petite qui nous abandonne.

Fanny Jaqueson, la reine du demi-monde lyonnais et de la cavalerie légère, a été vu samedi soir, à la gare de Perrache, prenant un coupé-lit pour Paris.

Fanny, en attendant que les tapissiers aient terminé la décoration de son nouvel appartement, va passer quelques semaines dans la capitale.

Qu'on se rassure, la capricieuse enfant reviendra après avoir fait achat de toilettes superbes destinées à éblouir les petites camarades.

Tonine Francon, l'infidèle, vient de partir pour Vichy.

La belle petite va faire une saison à la source de La Grille.

Nous ne tarderons pas à avoir de ses nouvelles, car avant peu tout Vichy parlera de ses fredaines.

Tonine laisse ici de nombreux adorateurs absolument désolés. On assure que la cavalerie légère va prendre le deuil.

La brune Anna se désole: le Bavard a imprimé son nom tout vif; elle ne veut plus qu'on parle d'elle.

Anna, cesse... d'aimer et nous cessons d'écrire!

C'est en grâce qu'elle demande à ce qu'on taise, au moins, son nom de famille; les siens sont ici et le scandale monte jusqu'à eux. Nous ne le lui faisons pas dire; c'est un aveu; il est cruel.

Elle veut épargner cette rougeur au front de sa mère: c'est beau. Nous tairons son nom.

Mais, ô bonne Anna, il y avait un moyen d'éviter cette douleur: c'était, ayant ce nom, de le porter autrement.

Vendredi dernier, à 11 heures, nous avons vu sortir de chez Jeanne Devidal, une bande de jeunes gens.

Est-ce que l'on jouerait aux petits paquets?

Pourquoi Jeanne fait-elle croire à un sien ami, que l'enfant de trois ans, qu'elle a chez elle, lui appartient?

Nous ne complimentons pas la mère, qui confie ainsi son enfant à une demi-mondaine. Est-ce pour lui donner des leçons de bon ton?

La Bérange devait partir dans une ville d'eau pour tenir un bazar de bijouterie pour une importante maison de notre ville, mais au moment du départ on l'a remerciée. Elle ne fera pas sa saison d'eau et continuera à aller, chaque soir, au parc de la Tête-d'Or.

Un conseil à Hermine Teilles!

Qu'elle se mette de son amie Jeanne. Nous l'avons vue l'autre jour au Château-Rouge avec son bien-aimé.

Pendant que le champagne coulait en l'honneur de Jeanne, cette pauvre Hermine attendait l'infidèle et versait de grosses larmes.

Oh! les hommes!

Les tapissiers vont avoir à faire.

Caroline Blanc, la petite Caro, vient de rencontrer un nabab qui pousse la folie jusqu'à lui meubler un appartement. On parle d'une quinzaine de mille francs. Il voudrait mieux les verser au bureau de bienfaisance.

Marguerite, de la brasserie du Lycée, ne peut se consoler de la perte de ses souliers. Les échos de la brasserie retentissent de ses plaintes et de ses malédictions contre les lycéens, accusés innocemment de ce vol qu'ils n'ont pas commis. Marguerite, conseillée par Hortense, qui a un horrible caractère, se console en disant qu'elle ne va pas à la messe.

Qui l'aurait cru?

Fonfon, l'altière Fonfon, a dit (pour combien de temps?) adieu au demi-monde. La belle vient d'entrer, comme dame de comptoir, dans une brasserie de notre ville.

Si tous ses amis viennent lui rendre visite, l'établissement qu'elle dirige sera trop petit pour les contenir.

Ah! mes amis, nous allons en voir de belles. Cette Fonfon est étonnante!

On nous assure que grâce à sa protection, Annette la licheuse va entrer, mais comme bonne, dans ledit établissement.

Mathilde la Boulotte est dans nos murs. Depuis quelques jours, on la voit au concert Bellecour.

Cette grosse élégante, d'origine napolitaine, nous vient de Marseille, où elle a, grâce à des procédés peu pratiques, semé le trouble dans plusieurs familles honorables.

Son départ a été motivé à la suite de plaintes formulées contre elle par ces familles.

Espérons qu'elle ne réussira pas aussi bien à Lyon dans toutes ses opérations. Du reste, nous nous tiendrons au courant des allées et venues de cette élégante, de façon à lui éviter le plaisir qu'elle se donnait dans ses promenades d'Endoum ou des Catalans.

Dimanche dernier, une de nos plus élégantes demi-mondaines, Louise Berger, a trouvé le moyen de faire un petit voyage à Clarens.

L'escapade n'a pas été suffisamment dissimulée; car nous devons déclarer que ce n'était pas uniquement pour avoir le plaisir de faire une promenade sur le lac de Genève, que la séduisante enfant s'est aventurée si loin et de si bon-heure. Mystère et diplomatie!

Cette semaine, il y a eu une véritable révolution de palais à la Taverne de l'Est. Le père Papat est dans la désolation, il maugré à vue d'œil.

Pensez donc, il a reçu la démission successive de ses trois plus charmantes Hébé: Marguerite Méphisto, Elisa Beligand, Elisa Dufert ont déposé leurs tabliers.

La première va faire une saison d'eau, Elisa Beligand a été enlevée par un Nabab. L'autre Elisa va s'établir à la campagne.

Ces demi-mondaines renoncent définitivement à servir Cambrinus.

L'énorme clientèle du joyeux et aimable tavernier ne cesse de verser des larmes et de noyer sa douleur dans un interminable défilé de bocks.

La vicomtesse Maria Bras d'Acier et Jenny Jacobin ont, dimanche soir, fait un festin abracadabrant dans un des bons restaurants de notre ville.

Quand ces dames sont descendues à la rue, elles n'étaient rien pochardes.

Nous avons entendu Maria récriminer contre le Bavard. La belle petite se plaignait de nous, et elle avait raison. Nous avons oublié de raconter à nos lecteurs qu'au temps où elle était bonne dans un tir ambulancier à Clermont-Ferrand, elle faisait merveille en chargeant, moyennant cinq centimes, les carabines de ces messieurs.

Maria Bras d'Acier rendrait des points à miss Tillie Russel, la célèbre tireuse américaine.

Anna de la Nuée bleue, quoique prétesse de Cambrinus, de dédaigne pas paraître de rendre hommage à Bacchus. Voyez plutôt: Jeudi soir à minuit, Anna sortait de la Nuée accompagnée de son nabab qui, en galant homme, lui donnait le bras. Quant tout à coup la demoiselle se met à entamer avec vigueur, un refrain bien connu; son cavalier interloqué, veut l'empêcher de continuer; inutile. Anna poussait des notes de plus en plus élevées, quand sans doute Morphée furieux d'être dérangé au milieu de ses pacifiques travaux, manifesta sa colère par la brusque apparition de deux gardiens de la paix; tout porte à croire, que la vue des moustaches martiales de ces deux braves gardiens du sommeil public, fit son effet: la brune Anna, cessa ses joyeux chants à l'instant même, au grand contentement de son rajah.

Que cet avis profite à Mlle Anna, car quoiqu'elle en dise ou qu'elle en pense, il n'est pas toujours de bon goût de vouloir rendre des points aux folles Bacchantes.

Que diable allaient faire à l'Assommoir, samedi dernier, Joséphine Odet et Marie la poupée?

Est-ce qu'on abandonnerait Rosalie? Quand on va le savoir!

Nous ne voulons pas être désagréable à Marie la petite Poupée, mais il nous est impossible de ne pas lui adresser des observations au sujet de sa toilette de lundi dernier à Bellecour.

Elle portait une jupe blanche avec une taille en satin noir, ainsi qu'un immense chapeau. Tout cela lui allait horriblement mal.

Voyons Madame, habituellement vous avez plus de goût.

Même observation à Amélie l'italienne, qui ferait bien de changer l'immense noeud qu'elle porte dans le dos.

Jenny l'Auvergnate a fait une petite scène à la Maison Dorée.

La belle voulait absolument faire mettre à la porte du café, deux consommateurs qui lui déplaissaient.

On n'est pas plus régence!

Maria Courtaix, la petite bobonne du Mont-Blanc, est décidément une étourdie.

Il y a quelques jours, elle était vicomtesse, et par un imprudent voyage à Valence, elle perdit sa couronne et fut obligée de reprendre son tablier.

Grandeur et décadence.

Quant au petit vicomte, fou de douleur, il part pour l'Afrique. Méchante va!!!

Amélie l'italienne, continue à proférer des menaces contre les citoyens français qui écrivent au Bavard de Lyon. Elle compte contre leur existence.

Pourvu qu'elle ne suive pas l'exemple de ses compatriotes de Marseille!

Vendredi dernier, Mustapha-Pacha et sa suite se sont rendus au parc de la Tête-d'Or, pour conférer avec l'ours Martin.

Après leur entretien avec le pensionnaire de la municipalité, ils sont allés prendre un bock au chalet.

Là ils ont rencontré plusieurs de nos élégantes. Ce qui a le plus étonné Mustapha, c'est de voir ces dames conduire elles-mêmes leurs équipages.

Il y avait là Francine, en phaeton; Marguerite Méphisto, Marguerite et Henriette Chaillou en break; Pauline Desgeorges également en break.

Voulant faire honneur au représentant beylical, elles faisaient assaut de grâce et d'esprit. Marguerite Chaillou a sollicité une audience particulière de l'excellence.

Quant à Francine, cette ambitieuse a sollicité la décoration du Nicham-Iftikars.

LUCCIANI

Grenoble.

La belle Laurence avait promis de venir canoter à Annecy. Pourquoi la blonde lyonnaise n'a-t-elle pas tenu parole?

On l'a beaucoup attendue.

Partie remise, sans doute.

Une belle petite parisienne, Lucie, riieuse Hébé, attachée à la cigarette, est de passage à Grenoble. La mutine enfant devrait bien élire domicile dans cette hospitalière cité, elle y retrouverait d'ardents et d'anciens adorateurs.

Nous apprenons que Franceline la Gre-

noble s'ennuie déjà à Marseille et compte mettre la Méditerranée entre elle et ses vieux souvenirs. Nulle jeune femme ne fut plus attachante, si son départ se confirmait, elle pourrait se convaincre de la sincérité des sympathies qui l'ont suivie dans son exil volontaire.

Vienne.

Le demi-monde lyonnais continue à faire une étonnante consommation de viennoiseries.

Voilà qu'on annonce l'arrivée prochaine, à Lyon de Marie Dumoulin et de Philomène Durand; cette dernière ex-chanteuse de l'Alcazar de Grenoble.

On nous promet quelques petits détails fort intéressants sur Marie la grande mince, Cécile Nancy (dite: si c'est rond); Annette Haet et quelques autres.

A bientôt.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Céline Decury

La fortune étant femme, a de singuliers caprices. Elle préside aujourd'hui à l'appropriation d'un appartement splendide; le velours, la soie et l'or s'annoncent. Les hauts fantasmes a demandé à chaque ville des chefs-d'œuvre. Lyon donne ses satins, Téhéran ses tapis, Saint-Gobin ses glaces; tout le luxe révé par une civilisation jous-

seuse, raffinée, voluptueuse. Les peintres habiles brosent des toiles; des antiquaires vont chercher dans les ruines du passé, ces délicates inutilités enrichies de la patine du temps. Rien à demi, ce sera splendide, et il le faut. Une femme foulera ces tapis, se mirera dans ces glaces, s'étendra sur ces meubles: ni duchesse, ni bourgeoise; cette femme se nommera Céline Decury. Elle sera saluée, enviée, admirée.

Les gens graves lui tireront le chapeau, elle fera faire antichambre à d'honnêtes filles, elle aura peut-être du dédain pour sa blanchisseuse. Elle saura s'évanouir au bon moment, elle aura des vapeurs et respirera des sels. Ses mouchoirs de baptême seront brodés. Au milieu de tant de splendeurs, d'applatissement, de servitude, il sera permis à Céline Decury, d'oublier la petite ouvrière gagnant péniblement cinquante sous par jour, en confectonnant des parapluies. Que celles qui exercent cet état se gardent d'illusions trompeuses, tout métier honnête nourrit son maître, mais il est de notoriété publique, que jamais travail de femme rapportât-il quinze francs par semaine, ne permet à celles qui s'y livrent d'habiter des salons dorés. Mais le droit chemin n'est pas le seul qui mène à un but. Céline était fûtée! elle l'a compris de bonne heure, ayant savamment calculé sur ses doigts, martyrisés par l'aiguille, elle se décida à prendre la route du haut caprice. Honneur vertu à grands mots, vides de sens, bons, tout au plus, pour celles qui s'obstinent à rester à l'atelier. Etre brave fille ne mène à rien, être bonne fille conduit à tout. Certaines femmes ne gagnent jamais tant que lorsqu'elles ne travaillent pas; la petite se sentait des dispositions pour être de celles-là. Sous les hauts talons de ses petites bottines, elle mit la pureté, l'innocence, la candeur, et elle dansa dessus: danse échelonnée! vagabonde! insensée! Nous aurions mauvaise grâce à l'en blâmer, puisque des messieurs très bien, de la jeunesse lyonnaise, l'ont applaudie du bout de leurs gants gris-perle.

Céline Decury est née à Lyon, rue Dubois, en 1860. Ce n'est pas la fée Constance qui fut sa marraine. Si son père était batteur d'or. La fille n'a fait que continuer la profession paternelle, entre ses doigts, les louis, devenus plus légers que les feuilles du précieux métal, s'envelopèrent capricieusement. Le batteur d'or (est maintenant crotte; il a pris pour enseigne une étoile d'or. De l'or, toujours de l'or: funeste vertige: il a perdu Céline. La petite fut bien élevée, bons conseils et bonnes études, rien ne lui fut ménagé. Mademoiselle a des lettres; ses pattes de mouche accusent un style vif et point banal. C'est plaisir de la lire et de l'entendre: elle a de l'esprit. Elle aurait pu faire la joie d'un seul elle a préféré faire le désespoir de beaucoup. Singulière chose qu'une femme: ignorante, elle pêche parce qu'elle ne sait pas; instruite, parce qu'elle sait trop. Qui trouvera le juste milieu, il doit en avoir un pourtant, puisqu'il y a des femmes vertueuses et que nous avons des mères et des sœurs.

A l'âge de quinze ans, on la mit dans un bureau de tabac. Sa grâce acheminant la boutique. Elle avait déjà un sourire qui promettait: les fumeurs s'en souviennent; on déclarait ses cigares exquis, à la vérité, ils étaient détestables, mais la marchande était jeune, avenante et belle. La demi-mondaine se dessinait sous les jupes trop courtes de la jeune fille.

Qu'un bel officier, grand amateur de martyriser, l'ait remarquée, que les yeux de l'ingénu se soient modestement abaissés devant ceux du soldat, qu'il ait, lui, César, traîné derrière son char de triomphe Cléopâtre captive; ce sont des cançons, du bonnetier, son voisin de droite et de l'épicière, son voisin de gauche. Affaires de boutiques: nous y croyons peu. En tous cas, le père, homme prudent et sage, arracha sa fille aux séductions du comptoir; il la plaça chez un fabricant de parapluies; rue Terraille.

C'était une situation lucrative; un métier est un capital. Mais elle avait peu de goût pour cette profession: ouverte inhabile, elle travaillait mal. Sa petite bouche baillait en tirant l'aiguille, lymphatique et mièvre, elle s'ennuyait. Les ombrelles ne sortaient pas de ses mains maladroites; c'est dur le satin, on se donne un mal pour cuire ça! Puis elle lisait les bons feuilletons à un son. De beaux cavaliers passaient dans ses rêves; elle galopait avec eux sur le cheval du caprice. Elle se donnait à des ombres. Une belle nuit — une nuit de mai — étoilée, douce et sereine, l'ombre vint une réalité, en chair, en os et en devant. Pour la première fois, son lit chomâit; la soupente mal close, laissa s'échapper la belle: c'était dramatique, imprévu, original; c'était romantique, c'était femme.

Une maîtresse correction l'attendait au retour: une nouvelle fois, elle crut, petite tête folle, subir le martyre de son amou-

rette elle ne recevait que le châtiement de sa faute.

On barricadait portes et fenêtres, elle s'échappait toujours: le diable s'en mêlait. On la retrouva chez un commerçant honorable, chez ce qu'on est convenu d'appeler: un homme posé. Céline était piquante: il en fit sa maîtresse; la maladie devint sérieuse, il tomba vraiment amoureux. Une chambre garnie, rue Cuvier, devint leur nid. L'amant n'était pas généreux; elle dut vivre de peu. Elle prenait ses repas dans un petit restaurant voisin; elle avait grand appétit et petite bourse. Elle ne paya pas: on lui garda sa montre: un souvenir des amours passées. Ces petites misères ont leur importance: il faut qu'on les connaisse. Aujourd'hui, Céline Decury est une idole, elle se fait traîner dans des voitures capitonnées, attelées de chevaux de race. Elle est railleuse, elle est hautaine, elle est dédaigneuse; elle a le droit d'éclabousser d'honnêtes filles; elle est couverte de bijoux; elle oublie ses origines: il est bon de les lui rappeler. Elle soupe chez Cazati chez Matossi, au café Neuf, et sa montre est encore en gage dans l'humide gargotte de la rue Pizay.

Les créanciers étaient devenus menaçants, il en sortait de partout. Paris la fascinait; elle fit son léger bagage: une jupe étriquée, une humble toque à plumes, et partit. Son protecteur, qui ne la protégeait guère, la suivit. Ce fut une vie de bohème, sans relief, sans éclat, sans couleur. Elle traîna du pays Latin à Notre-Dame-de-Lorette. Monsieur devint las de Madame; il fallait faire une situation: il se maria. Le contrat signé, il expédia sa maîtresse dans sa famille, à Marseille. Existence terne et monotone: elle y resta deux ans.

Elle est revenue à Lyon. Le tablier blanc aux genoux et la sacochette à la ceinture, elle tomba chez Lamadon, fille de brasserie. Elle devait en venir là. Elle avait cherché sa voie: il lui fallait pour piedestal, la table de marbre de la taverne bruyante. Hors de la brasserie point de salut. Elle n'eût plus qu'à espérer la fortune. Elle servit pendant quelques mois des bocks et des sourires, attendant le naif qui lui permettrait de jeter son tablier à la tête de sa patronne.

C'était écrit! le naif vint. Elle roula carrosse pendant quelque temps. Transition trop brusque: elle faillit en mourir de bonheur. Elle éclipa ses petites amies. Quelle adresse! du premier coup, elle avait mis dans le mille — dans le billet de mille, plutôt.

Le nabab était fier de sa conquête. Ce n'était que justice. Elle est jolie, Céline. T'entendait comme le lait, ses yeux bruns fendus à l'espagnole et volutés de longs cils noirs; la prunelle vive; un éclair dans du satin sombre; le nez effilé, les narines mobiles, impatientes de désirs; inassouvis; le front large caché sous des frisons à la chiton. La chevelure abondante et soyeuse; la bouche petite et dédaigneuse, avec un pli au coin des lèvres; des dents pointues, fines et blanches, des dents de souris capables de mordre à tous les fruits défendus du paradis terrestre.

Elle est svelte; d'une taille moyenne mais bien prise; sautillante comme une bergeronnette; elle a le mot qui fait sourire.

Je l'ai dit: elle est instruite. Intelligente, elle a deviné toutes les ressources qu'on doit tirer de la bête humaine. On peut la traîner à son bras sans rougir; elle sait se tenir. Elle garde une certaine décence, jusque dans l'ivresse du champagne. Ses toilettes sont simples. Elle a cependant le mauvais goût d'adorer les bijoux. Aimez-vous les bijoux? elle en met partout. Les diamants s'allument à ses oreilles, à ses mains, à son cou. Des chaînes, des bagues, des bracelets, des médaillons, des agrafes, des épingles, tout ce que Meurice cisèle de plus riche, retint sur sa petite personne pâlotte et mièvre: Elle est toujours la fille du batteur d'or, qui ouvrait des yeux avides devant les lingots précieux. A part cette légère nuance, son luxe est de bon ton. Emile Augier, la peindrait d'un vers exquis.

« Elle est charmante! Elle est charmante! Elle est charmante! »

Son nabab s'en montrait jaloux. Elle croyait cette union éternelle: elle dura deux mois.

Céline a vécu par étapes. Elle devait aimer le soldatesque. Elle s'offrit à un doux volontaire d'un an, bon jeune homme qui faisait ses premières armes dans la caserne et dans l'alcove. Conscrit de l'amour, elle l'enrôla sous sa bannière, bannière glorieuse, noire de la poudre de plus d'un combat et pouvant rappeler fièrement les conquêtes nombreuses du passé. Elle suivit le régiment à Grenoble; le petit tomba malade. C'était le moment de montrer qu'il y avait une femme sous la courtoisane, elle devait s'assoier au chevet de cet enfant qui mourait d'elle peut-être; de donner une parole de consolation à ce grand malade de vingt ans, son devoir était de rester; elle partit.

Céline Décury est belle, elle a de l'esprit jusqu'au bout de ses ongles roses; mais elle n'a pas de cœur. De l'ambition, des désirs, de la fièvre, de la passion: de l'amour, point. C'est une bachante assoiffée, encore les bachantes se donnaient-elles tout entières; elles ne trafiquaient pas du feu de leurs veines.

Qu'est-il advenu du petit soldat couché dans son lit d'hôpital, à Grenoble? Est-il mort? Est-il vivant? Céline l'ignore. Céline ne sait qu'une chose, qu'elle est jolie, et comme elle est spirituelle, elle sait aussi ce que cela vaut.

Elle abandonna le moribond et vint à Lyon. Un autre daigna plaider sa cause: il la perdit, je veux dire! il la gagna. Après tout, gagné ou perdu, je ne sais. Vous vous prononcerez. Céline Decury est sa maîtresse. Maîtresse envinée, dit-on, je n'en doute pas. Il lui meuble un appartement splendide à Perrache. Il fait bien. Céline est une chatte, elle en a les poses lascives et caressantes; les voluptés chaudes et capricieuses: il lui faut une corbeille de velours et d'or.

Elle va trôner, elle va être reine. La reine du demi-monde. Madame recevra et fera de la musique. L'Académie, le barreau, la presse se rendront à ses soirées. On déclarera que jamais femme n'out plus d'esprit. Et le tour est joué. On ne parlera ja-

mais des batteurs d'or, ni des faiseuses d'ombrelles: ce serait de mauvais goût. Mais est-il sage de vouloir ainsi chasser le naturel? L'ouvrière de la rue Terraille sera-t-elle si complétement grande dame? Dans ses appartements splendides et vas-

tes, à l'heure du crépuscule, seule, livrera à de singulières réflexions: les yeux noyés dans la vague, les lèvres les tapis, les coudes sur les consoles. Qui sait? Elle rêvera peut-être à ce qu'elle s'échappait de sa cage pour aller mordre à pleines dents le défendu des premières amours. La vie de la rue est terrible; elle connaît — c'est une loi fatale — connaît — Son généreux protecteur n'y a pas osé on ne met pas en cage les oiseaux de paradis.

L'EDREDON

A Marie la petite poupée



